
Compte rendu de Nelly Wolf et Matthieu Rémy (dir.), *Ce que Mai 68 a fait à la littérature*

Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion,
« Perspectives », 2020, 182 p.

Arnaud Massin



Electronic version

URL: <https://journals.openedition.org/contextes/11519>

DOI: 10.4000/contextes.11519

ISSN: 1783-094X

Publisher

Groupe de contact F.N.R.S. COⁿTEXTES

Provided by Université de Liège



Electronic reference

Arnaud Massin, "Compte rendu de Nelly Wolf et Matthieu Rémy (dir.), *Ce que Mai 68 a fait à la littérature*", COⁿTEXTES [Online], Notes de lecture, Online since 04 December 2023, connection on 07 October 2024. URL: <http://journals.openedition.org/contextes/11519> ; DOI: <https://doi.org/10.4000/contextes.11519>

This text was automatically generated on February 5, 2024.



The text only may be used under licence CC BY-NC-SA 4.0. All other elements (illustrations, imported files) are "All rights reserved", unless otherwise stated.

Compte rendu de Nelly Wolf et Matthieu Rémy (dir.), *Ce que Mai 68 a fait à la littérature*

Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion,
« Perspectives », 2020, 182 p.

Arnaud Massin

- 1 L'ouvrage coordonné et dirigé par Nelly Wolf et Matthieu Rémy entend principalement « faire un sort à l'idée reçue selon laquelle l'évènement lui-même [Mai 68] n'avait pas fait l'objet d'un roman digne de ce nom¹. » Plus largement, il s'agit de s'attaquer à la routine critique confinante au lieu commun et déplorant généralement la stérilité littéraire (voire le « grand trou » selon Pierre Michon) de Mai 68. Les arguments présentés par Wolf et Rémy sont de deux ordres : premièrement, Mai 68 aurait bel et bien produit de « grands romans » (*Chien blanc* de Romain Gary et *Derrière la vitre* de Robert Merle, par exemple) et, deuxièmement, il s'agirait plutôt de moduler temporellement cette apparente non-adéquation entre évènement historique et effet direct dans la littérature (le lien entre les deux serait sinueux et consisterait alors en un *effet retard*). Les textes qui composent l'ouvrage sont issus d'un colloque organisé à Nancy en 2018 et tentent de montrer les liens organiques entre Mai 68 et la littérature dans un double ou triple mouvement : la réévaluation d'auteurs oubliés (Marie Susini, Hélène Parmelin, Robert Merle, Christiane Rochefort, Pascal Lainé), la redécouverte ou la meilleure appréhension de l'œuvre d'« immenses auteurs² » (Georges Perec, Jean-Patrick Manchette, Patrick Modiano ou Jean-Marie Gustave Le Clézio) mais aussi le dévoilement d'effets plus subtils, Wolf et Rémy soutenant que « de 1968 à 1973 les codes esthétiques changent, y compris dans la “haute culture” en dépit de ce que soutient Kristin Ross³. »

Des romans sur et autour de Mai 68

- 2 Au moins trois articles ont donc pour préoccupation de réévaluer (au risque nous semble-t-il de sacraliser) des romanciers de l'évènement. Le premier d'entre eux est Robert Merle, dont Anne Wattel montre l'évolution à travers les changements apportés à son roman : du *Rêve est vrai*, enquête sociologique « embarquée » favorable aux revendications étudiantes, il passe à *Derrière la vitre*, traditionnel *campus novel*⁴, stigmatisant l'« inadéquation des étudiants au réel » (confusion, sectarisme et ignorance du monde du travail) et traduisant la position intenable de l'intellectuel libéral de gauche qu'était Merle dont la légitimité est alors radicalement mise en question. Maxime Decout présente ensuite les « provocations » de Romain Gary, dont une quarantaine de pages de son *Chien blanc* décrit l'histoire rejouée en farce du Mai 68 français : terrorisme de groupe, légèreté jeuniste (par rapport au mouvement de libération des Noirs américains) et vision caricaturale des slogans graffités comme pure et simple libération de la parole publicitaire. Ces rapports de Mai 68 à ladite société de consommation, dont Gary établit droitièrement l'étroitesse, semblerait d'ailleurs un riche gisement à explorer : de Pasolini à Houellebecq, en passant par Michel Cloucard, Boltanski et Chiapello ou la Nouvelle Droite, ce sont des discours qui ont justement franchi les frontières du temps et dont il serait intéressant de retracer la généalogie. Enfin, Nelly Wolf entend montrer qu'il existe « une production romanesque relative à l'évènement suffisamment proche de lui pour en traduire les retombées et l'influence immédiate⁵ » en se penchant sur le roman de Pascal Lainé *L'Irrévolution*, paru en 1971, dont on résumera facilement la teneur et la valeur symbolique : quand un intellectuel (professeur de philosophie) va vers le peuple et vers les enfants d'ouvriers avec des préceptes comme la « libération de la parole », cela ne peut se solder que par un ratage et des déceptions. Wolf signale opportunément que cette vision personnelle mais stéréotypique de Mai 68 se fait dans une forme très à l'écart des innovations formelles de l'avant-garde littéraire de l'époque, en utilisant, pour raconter son *histoire*, le procédé de la confession personnelle, « dans une vague référence au roman existentialiste⁶ ».

Une oubliée et des attendus

- 3 Si Geneviève Brisac entend ressusciter Christiane Rochefort, qui aurait deviné et préparé Mai 68, et expliquer les raisons de son oubli (elle n'aurait notamment jamais pris la posture du « grantécrivain »), François Dussart ausculte certaines productions cinématographiques soi-disant ou apparemment nihilistes de Marguerite Duras, les rattachant *in fine* à un itinéraire soixante-huitard bien particulier : son implication dans le Comité d'action étudiants-écrivains en 1968 est suivi, par exemple dans *Le Camion* (film de 1977), d'un « lyrisme atlantique », d'une « dissolution nihiliste souhaitée », qui serait l'extase sexuelle provoquée par la rencontre des intellectuels parisiens et des ouvriers en grève. L'héritage de Mai consisterait donc en ceci chez Duras : un reflux post-68 formalisé en désynchronisation de l'espace et du temps et soulignant sa nostalgie-espérance, un « À la recherche du prolétariat jamais trouvé » projeté dans un communisme cosmique fantasmé, en quelque sorte. Autre grande figure relativement attendue (mais finalement originale), celle d'André Malraux, qui permet à Jean-Louis Jeannelle d'inverser la perspective, choisissant cette fois le point

de vue du pouvoir. Ce dernier, à travers ses représentants, utilisait littérairement le modèle mémorial, modèle culminant justement dans les *Mémoires* du Général de Gaulle et servant de matrice à l'appréhension *canalisatrice* des événements (il s'agit à la fois d'en signifier la compréhension et la maîtrise). Jeannelle mesure à travers la poétique particulière du *Miroir des Limbes* d'André Malraux le vacillement de ce canon typiquement surplombant et les effets directs de Mai 68 sur celui-ci : les événements sont un tel défi narratif que Malraux se voit obligé de décentrer l'habituel et confortable récit mémorial via le dialogue (et d'autres procédés de mise à distance), traduisant ainsi l'incohérence et l'impossible unité de ce qui se déroule et disqualifiant durablement un modèle désormais inefficace.

Des suites contemporaines

- 4 De manière un peu inattendue, c'est à travers les journaux de Michel Leiris que Nathalie Barberger évoque les futuribles de Mai 68. Dans *Frêle bruit*, paru en 1976, qui clôt l'entreprise autobiographique de *La Règle du jeu*, Leiris infléchit en effet volontairement son « style », lui qui veut écrire désormais « d'une façon cassée, brusque – hache ou foudre – faute de quoi l'émotion se dissout », transformation nécessaire afin « que ce qui fut ressenti ne soit pas enseveli sous les représentations⁷ ». Voilà clairement ce que Mai 68 ferait à la langue et qui serait en même temps, peut-être, l'avenir de la littérature : vitesse, précipitation, spontanéité des slogans, ardeur langagière regagnée, tout cela qui réconcilierait l'immédiateté du cri et la voix collective dans l'abolissement de la séparation entre le vécu et son rendu esthétique. Stéphane Chaudier évoque ensuite des écrivains « réalistes » relativement contemporains (Olivier Rolin et Yves Bichet) afin d'assoir sa thèse principale, en opposition avec la présentation de Nelly Wolf et Matthieu Rémy : Mai 68 serait un mythe que l'on ne pourrait ressaisir qu'à travers le réalisme récent (2002 pour *Tigre en papier* de Rolin et 2018 pour *Trois enfants du tumulte* de Bichet) de ses « acteurs vieilliss⁸ ». Ce faisant, Chaudier interroge finalement très peu les séquelles du poétisme avant-gardiste (sur lequel se concentrent d'autres contributions, comme on va le voir) ou certains autres infléchissements formels ou institutionnels, faisant dès lors de Mai 68 un pur et simple sujet mythique (dont le roman réaliste serait le dévoilement heureusement désillusionnant) et en même temps anecdotique (c'est-à-dire réduit à une poussée irrationnelle d'« intimidation poétique et politique⁹ »). Jean-Marc Baud interroge quant à lui les filiations entre Mai 68 et les écrivains de la « génération Inculte » (soit ceux fédérés autour du groupe et de la maison d'édition du même nom, parmi lesquels Arno Bertina, Claro, François Bégaudeau) n'ayant pas vécu les événements, mais l'ayant perçu à travers des circuits, canaux ou courroies de transmission bien spécifiques et identifiés (Deleuze/Guattari et Jacques Rancière notamment). Ces écrivains « Incultes » pratiquent dès lors, de manière remarquable, une littérature profane qui serait la suite de la destitution symbolique opérée par 68¹⁰. La posture de ce « nouvel écrivain » serait donc littéralement *démocratique* : remis à sa place, il ne peut plus se prémunir d'aucun privilège « spécialisé » ou d'une quelconque position de surplomb, il est dispersé dans la foule des mouvements sociaux et trouve désormais à se déployer sur les cendres du mythe de l'écrivain solitaire¹¹.

Poésie action

- 5 Gaëlle Théval présente un courant activiste-poétique certes minoritaire mais qui semble agréger bon nombre de discours sociaux « radicaux » ou « révolutionnaires » de l'époque, et dont les traces sont encore sensibles aujourd'hui. Cette avant-garde « en partie provinciale, non structurée en groupe hiérarchique mais en réseau, en marge des circuits éditoriaux comme des principales instances de légitimation littéraires¹² » remet en question à peu près toutes les croyances fondatrices du champ poétique de l'époque : la poésie livresque ne peut plus rien, il faut en sortir pour que la poésie puisse encore quelque chose sur et dans la société et il faut pour cela adopter les nouveaux moyens de communication (disque, radio, performance) et des supports légers facilement réalisables (*free press*). Ce refus du système éditorial en place, couplé à « une certaine idée de la poésie et de ses modes d'action politique¹³ » se traduit alors par l'explosion des revues vectrices d'une « action poétique directe » (Nathalie Quintane) et par l'irruption de la « parole sauvage des inscrivains ». Théval se préoccupe de deux figures principales, celle de Bernard Heidsieck et ses poèmes-manifestes sonores et celle de Julien Blaine et sa « poésie deux points » dont la visée est purement et simplement de *faire agir*. Ce dernier a sans doute porté à son plus haut point de réalisation pratique son idée d'une poésie qui serait l'accomplissement de la théorie radicale. Dans les années 1970, sous le pseudonyme de Jules Van (pour « Vrai Art Nouveau ») il poussera en effet l'utopie de la créativité généralisée jusqu'à l'illégalisme et une sorte de « terrorisme burlesque ». Abolissant les frontières mythiques entre l'art et la vie, Blaine/Van serait ainsi le symbole de « Mai 68 événement poétique », « autorisant une parole et une action hors de la littérature, et hors du livre¹⁴ » tout en faisant disparaître la figure plus ou moins traditionnelle du « poète engagé ».

Fini de lire ?

- 6 À travers le *Journal* de Jean-Patrick Manchette, c'est une crise existentielle provoquée par Mai 68 qui se trouve appréhendée par Matthieu Rémy. Manchette, au passé de militant communiste traditionnel (à l'Union des Étudiants Communistes notamment), grand lecteur de « théorie radicale », découvre en 1964 à la fois l'Internationale Situationniste et la Série Noire. Les idées de l'Internationale Situationniste (et notamment celle-ci que l'Art, satisfaction irréaliste de besoins réels, est mort), mais aussi celles de Wilhelm Reich (dont le livre *La Révolution sexuelle* circule beaucoup), le mettent en crise (ce qu'il appelle des « histoires d'artistes de gauche ») et provoquent chez lui une tension à cause de la contradiction entre l'approbation aux idées révolutionnaires et son mode de vie. Il abandonne pourtant le circuit universitaire pour tenter de vivre de sa plume, mais en prolongeant encore cette tension : pris entre le marteau du système (son travail d'écriture prolétaire) et l'enclume d'une radicalité révolutionnaire à laquelle il lui est difficile de s'affilier pratiquement (« Tant que le système dure, j'essaierai d'en tirer du pognon¹⁵ » ou « Le triomphe de la réaction me simplifierait bien l'existence¹⁶ »), il tente alors une subversion par le polar. « Starlette du situationnisme » dans les années 1970, il reconnaîtra l'échec de sa tentative de pénétration dans le dispositif ennemi et ses fourvoiements d'écrivain se prenant au jeu de la Littérature. Il aurait été intéressant d'ailleurs d'évoquer les idées de Manchette

sur le polar¹⁷ et l'évolution de celles-ci, et notamment son retrait complet final (confinant à l'impossibilité d'écrire), en même temps qu'il restait fidèle à la ligne Debord plus qu'à la ligne Vaneigem du « situationnisme », suivant d'ailleurs les mêmes inclinations pour la naissante *Encyclopédie des Nuisances*, qui exprimera dans les années 1980 une critique de la Technique et un repli vers des positions formelles assimilables en fait à la « Grande Prose Française » (Nathalie Quintane¹⁸). Rémy argue cependant, eu égard au succès relatif actuel des polars de Manchette (à sa consécration en tant qu'Écrivain en tout cas), que ce dernier a œuvré au renouvellement des codes de la littérature via son « innutrition politique ». Il est pourtant intéressant de noter que Manchette lui-même n'a jamais bien vécu ses replis en cascade (il passe finalement des positions anti-artistiques situationnistes, c'est-à-dire de désertion du champ artistique et d'investissement total de la vie, à la lecture quotidienne des grands prosateurs français à la Bossuet) et les paradoxes de son succès, sa critique de la représentation artistique aboutissant à la consécration esthétique de son œuvre paralittéraire qui passe maintenant pour du « polar engagé ».

Reconfiguration générique

- 7 De littérature de genre, il en est encore question dans l'article de Simon Bréan s'attachant à montrer la légitimation post-68 de la science-fiction dans le champ éditorial français (dont il aurait d'ailleurs fallu étudier les évolutions, puisque de nombreuses maisons d'édition apparaissent au début des années 1970, comme Wolf et Rémy le signalent dans leur présentation¹⁹). Avant 68 en effet, la SF est marginale voire en état de mort cérébrale, les événements contemporains n'infusant pas ce sous-champ littéraire. Ce qui arrive à la SF en 1968 serait de deux ordres : un « déverrouillage des possibles culturels » via la coïncidence de « l'essor de l'édition spécialisée » et du « changement de point de vue sur la SF²⁰ ». Selon Bréan, la validation culturelle de la SF est achevée en France en 1975 pour une seconde raison : celle-ci « fournirait des moyens de penser la contestation sociale de Mai 68 et de la rejouer dans la fiction²¹ ». Conjonction conceptuelle plutôt qu'esthétique ici, et qui rejoindrait les idées que Manchette put avoir du polar. La comparaison mériterait d'ailleurs d'être développée : à la fin des années 1970, dans le champ de la SF, la spéculation fictionnelle (la collection « Ailleurs et demain ») fait place à un mouvement politisé (la collection « Ici et Maintenant ») que Bréan nous présente comme proprement interne au champ. Or, le champ « policier » voit lui aussi émerger à la même époque ce que nous serions tenté d'appeler un « néopolar gauchiste » (Fajardie, Vilar, Colonel Durruti) que semble méconnaître Bréan, qui fait de cette thématique gauchiste et gauchisante un effet des « nécessités narratives et intertextuelles internes au genre²² », alors qu'il ressortit à notre avis plutôt à l'époque de reflux révolutionnaire post-68 entraînant la violence terroriste qui anima la France ou l'Italie à cette époque.

Conclusion

- 8 S'il peut apparaître bien difficile de rendre compte d'une telle diversité de sujets, il est intéressant tout de même de tenter d'en résumer quelque peu les éléments principaux, les faiblesses et les réussites. L'ouvrage se donnait pour objectif de redorer, d'une certaine manière, l'image de la littérature sur Mai 68 (ou dont Mai 68 serait

directement l'objet). Heureusement, cette pétition de principe ne se voit pas développée entièrement et le champ s'ouvre à d'autres considérations, cette optique (re)sacralisante étant semble-t-il plutôt peu féconde. La difficulté principale qu'affronte l'ouvrage est de rendre compte des enjeux extralittéraires voire antilittéraires de Mai 68 (que l'on ne saurait confondre avec la « stérilité » présumée), puisque par définition ceux-ci échappent en grande partie voire totalement à la représentation. L'illustration de couverture expose pourtant bien ce mouvement souterrain : l'affiche « La beauté est dans la rue » dit assez bien, *idéologématiquement* si l'on peut dire, le véritable effet de Mai 68 sur la littérature, à savoir un déplacement de ses lieux d'exercice (voire, chez les plus radicaux en théorie, l'inanité de ceux-ci²³) et l'importance accordée à ses effets. En ce sens, et bien que l'on puisse constater en effet des changements dans l'agencement des récits (nouvelles réflexions politiques, nouveaux terrains, nouvelles méthodes, voire démocratisation de l'outil littéraire), la « sociocritique » pourtant appelée de leurs vœux par Wolf et Rémy²⁴ aurait été utile pour dégager ces discours sociaux qui irriguent l'évènement, mais aussi pour tenter d'en retracer la généalogie (notamment via la « contre-culture » américaine²⁵).

BIBLIOGRAPHY

- BAUD Jean-Marc, *Inculcte. Collectif littéraire*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, « Perspectives », 2023, 320 p.
- COMBES Patrick, *La littérature et le mouvement de mai 68. Écriture, mythes, critique, écrivains, 1968-1981*, Paris, Seghers, 1984, 319 p.
- DEBORD Guy, *La Société du Spectacle*, Paris, Gallimard, « Folio », 1992 [1967], 224 p.
- GOBILLE Boris, *Le Mai 68 des écrivains. Crise politique et avant-gardes littéraires*, Paris, CNRS éditions, « Culture et société », 400 p.
- HAMEL Jean-François, *Nous sommes tous la pègre. Les années 68 de Blanchot*, Paris, Minuit, « Paradoxe », 2018, 144p.
- MANCHETTE Jean-Patrick, *Chroniques*, Paris, Rivages, « Écrits noirs », 1996, 355 p.
- MANCHETTE Jean-Patrick, *Journal 1966-1974*, Paris, Gallimard, « Folio », 2008, 656 p.
- QUINTANE Nathalie, « Hélène Bessette, un gladiateur en carton », dans *La Revue littéraire*, Paris, Éditions Léo Scheer, n° 28, automne 2006.
- ROSS Kristin, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Anne-Laure Vignaux, Bruxelles-Paris, Éditions Complexe-Le Monde Diplomatique, 2005 [May '68 and its afterlives, 2002], 248 p.
- VAN Jules [Julien Blaine], *Le Vrai Art Nouveau*, Paris, Le Dernier Terrain Vague, 1979, 160 p.
- WOLF Nelly et RÉMY Matthieu (dir.), *Ce que Mai 68 a fait à la littérature*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, « Perspectives », 2020, 182 p.

NOTES

1. . Nelly Wolf et Matthieu Rémy (dir.), *Ce que Mai 68 a fait à la littérature*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, « Perspectives », 2020, p. 12. Ce que serait typiquement *L'Éducation sentimentale* à 1848, et bien que l'on constate un retard d'à peu près vingt ans du livre de Flaubert par rapport aux événements.
2. . *Ibid.*, p. 16.
3. . *Ibid.*, p. 15. Voir Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, Bruxelles-Paris, Éditions Complexe-Le Monde Diplomatique, 2005, 248 p. Ross, qui s'appuyait sur le travail de Patrick Combes (voir *La Littérature et le mouvement de mai 68*, Paris, Seghers, 1984), faisait de 68 et des années suivantes (jusqu'à 1973 au moins) une sorte de « lieu de néant », dans lequel les quelques timides tentatives romanesques de se saisir de l'évènement relevaient sensiblement du cliché médiatique tout en évacuant la dimension politique.
4. . « [...] roman universitaire à l'anglaise, que David Lodge, perpétuant la tradition [qui date des années 1950, avec Mary McCarthy ou Kingsley Amis] et la renouvelant, popularisera dès les années 1970. » Voir Anne Wattel, « Du Rêve est vrai à Derrière la vitre : Robert Merle et l'impossible roman de mai 68 », dans Nelly Wolf et Matthieu Rémy (dir.), *op. cit.*, p. 25.
5. . Nelly Wolf, « Faire l'irrévolution », dans Nelly Wolf et Matthieu Rémy, *ibid.*, p. 43.
6. . *Ibid.*, p. 51.
7. . Nathalie Barberger, « Feuilles volantes », dans Nelly Wolf et Matthieu Rémy (dir.), *op. cit.*, p. 47. On peut y lire un intertexte debordien, puisque la première thèse de *La Société du Spectacle* s'achevait ainsi par un célèbre « Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation. »
8. . Stéphane Chaudier, « Mythe révolutionnaire et vérité romanesque : ce que la littérature fait à Mai 68 », dans Nelly Wolf et Matthieu Rémy (dir.), *op. cit.*, p. 157.
9. . *Ibid.*, p. 168.
10. . On consultera à ce sujet l'ouvrage suivant, paru entretemps : Jean-Marc Baud, *Inculte. Collectif littéraire*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, « Perspectives », 2023. Voir aussi, en ligne, les Actes du colloque *Inculte : pratiques éditoriales, gestes collectifs et inflexions esthétiques* tenu en 2020 : <https://www.fabula.org/colloques/sommaire9780.php>.
11. . Mythe qui avait certes déjà du plomb dans l'aile en Mai 68.
12. . Gaëlle Théval, « "La poésie écrite n'a plus lieu d'être / ...ça charge..." : la poésie action et Mai 68 », dans Nelly Wolf et Matthieu Rémy (dir.), *op. cit.*, p. 53.
13. . *Ibid.*, p. 54.
14. . *Ibid.*, p. 66.
15. . Jean-Patrick Manchette, *Journal 1966-1974*, Paris, Gallimard, 2008, p. 630.
16. . *Ibid.*, p. 181.
17. . Voir Jean-Patrick Manchette, *Chroniques*, Paris, Rivages, « Écrits noirs », 1996, 355 p.
18. . Voir Nathalie Quintane, « Hélène Bessette, un gladiateur en carton », dans *La Revue littéraire*, Paris, Éditions Léo Scheer, n° 28, automne 2006.
19. . Jean-Patrick Manchette y prend part lui aussi, qui crée avec Jean-Claude Zylberstein la collection de SF « Chute Libre » aux toutes nouvelles éditions Champ Libre (créées par Gérard Lebovici en 1969).
20. . Simon Bréan, « "Ailleurs et Demain", "Ici et Maintenant" : Mai 68 et la validation culturelle de la science-fiction en France », dans Nelly Wolf et Matthieu Rémy (dir.), *op. cit.*, p. 118.
21. . *Idem.*
22. . *Ibid.*, p. 122.
23. . Ce que Jean-François Hamel et Boris Gobille évoquaient respectivement dans *Nous sommes tous la pègre* (Minuit, 2018) et dans *Le Mai 68 des écrivains* (CNRS Éditions, 2018 également). Pour le premier, à travers la figure de Maurice Blanchot, c'était la fusion-disparition de l'écrivain et de la

littérature dans la révolution qui était exposée selon un itinéraire en trois temps : descente dans la rue, anonymat insurrectionnel et communisme d'écriture (la *Destitution de la Littérature* en quelque sorte). Pour le second, qui analysait parallèlement les destins des différentes avant-gardes littéraires dans le cadre de Mai 68 (et qui signalait également la *descente-dans-la-rue* et *l'écriture-révolution* de certains écrivains), c'était à la paradoxale contestation de l'avant-garde contestataire que Mai 68 aboutissait : perdant (un peu contre son gré) son surplomb, l'intellectuel-écrivain devait plonger dans la foule et/ou disparaître (le surréalisme mourant quand advient ce qu'il a promu, Blanchot tentant de fusionner-disparaître).

24. Nelly Wolf et Matthieu Rémy, *op. cit.*, p. 15.

25. . Ce que Simon Bréan évoque très vite en liant l'élan révolutionnaire des années 68 à la découverte de cette contre-culture (et notamment le polar et la SF). Il nous semble qu'il faudrait élargir sensiblement les limites de cette contre-culture au moins au cinéma et à la musique américains.

INDEX

Mots-clés: Mai 68, Littérature et politique, sociocritique, poésie, roman, science-fiction, polar

AUTHOR

ARNAUD MASSIN

Université de Liège